

Exposition.

Le père de la B.D. africaine.

Clément-Marie Biazin entre enfin dans les musées français.

MICHÈLE AMZALLAG

En novembre 1967, le Centre culturel français de Bangui organise la première exposition d'un quadragénaire inclassable, tout à la fois peintre, conteur, dessinateur et historien, qui s'est assigné pour tâche de « fixer dans des tableaux » ce qu'il a vu, constaté et appris de sa terre natale, l'Afrique centrale, qu'il a parcourue à pied pendant vingt ans. Cette œuvre ne passe pas inaperçue. Robert Sève, jeune coopérant français à l'époque, s'empresse de la faire connaître, dès son retour en France, à Michel Leiris et à Jean Laude, le grand amateur d'art africain. Mais, malgré deux expositions prestigieuses réalisées grâce à eux dans les musées d'Amsterdam et de Düsseldorf, Clément-Marie Biazin, qui a exercé pour survivre à peu près tous les métiers imaginables – il a été « boy », récolteur, manœuvre, photographe –, est inconnu quand il meurt de la

La République Centrafricaine présente son mode de vie.



lèpre, en 1981, alors âgé de 57 ans. C'est donc bien d'une découverte qu'il faut parler avec la première rétrospective française de ses œuvres, présentée à Paris par le Musée des arts d'Afrique et d'Océanie.

Là, on peut admirer une série de toiles aux tons lumineux : des jaunes éclatants, des bleus intenses, des verts profonds, encore mis en valeur par un accrochage disposé sur de grands panneaux de bois peints dans des couleurs qui exaltent celles de l'artiste. Non moins frappants sont la diversité et l'équilibre des compositions, qui présentent souvent des scènes multiples, cloisonnées sur ce mode dont Leiris écrivait qu'il « évoque, par le compartimentage, (...) les vieux Codex et les modernes bandes dessinées ».

Biazin retrace ainsi, non seulement son propre itinéraire et ses impressions de voyages, mais aussi les scènes de la vie quotidienne du peuple centrafricain. Lui-même aimait à se présenter comme un « peintre national », chargé de faire revivre aux citoyens de la République la culture de leurs ancêtres pour « enseigner aux jeunes générations ce que leurs parents ont vécu ». Ses tableaux nous livrent aujourd'hui un témoignage irremplaçable sur des pratiques de l'ère coloniale trop souvent passées sous silence par les historiens français, comme le travail forcé pour la récolte du caoutchouc, le portage des colons sur les pistes ou le recouvrement brutal de l'impôt indigène. Particulièrement saisissante est la toile intitulée « Résumé d'histoire coloniale », qui s'ordonne autour de la présence écrasante d'un colon qu'on croirait sorti tout droit de la pièce de Jean Genet, « Les Paravents ». D'autres scènes évoquent une mémoire moins sombre, tel ce « Tongou, ancêtre fondateur de l'agriculture », qui règne parmi les figures marquantes d'une époque idyllique, ou le très paisible « Ruanda, pays montagneux », qui fut peint en... 1967 !

Biazin, chroniqueur du passé et du présent, ne cesse de manifester une vocation pédagogique qui lui donne une place particulière, à l'écart de « l'art naïf » sous l'intitulé duquel on a trop souvent tendance à ranger tout ce qui échappe aux règles de la peinture traditionnelle. Et l'on doit bien convenir que l'imagerie chatoyante de celui qui avait été renvoyé de chez les missionnaires pour indiscipline nous en apprend plus sur l'Afrique que bien des ethnologues ou des peintres célébrés par l'Académie ! ●

Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie, 293, avenue Daumesnil, 75012 Paris. Jusqu'au 19 septembre 1994.